

oublie que leurs cendres sont descendues dans le tombeau; et la société ne recueille aucun fruit de leur mémoire.

Que Mme. Denuzière soit imitée par les mères privées de leurs enfans, et bientôt de nombreux orphelins joindront leur voix reconnaissante à celle de la cité, et les prières des cœurs innocents toucheront celui de Dieu, et les suivront au-delà du tombeau pour hater leur éternel bonheur.

#### XIII.—SOCIÉTÉ DU SAINT-ENFANT-JÉSUS.

Le nom seul de cette charitable société annonce le but qu'elle se propose et les moyens qu'elle emploie. Secourir les petits enfans pauvres, à l'aide des enfans auxquels la Providence a départi les biens de la fortune, quelle pensée plus féconde en heureux résultats? quel moyen plus sage d'établir par la Religion une étroite liaison entre deux classes de la société que de perverses doctrines cherchent à troubler, à diviser? Apprendre aux enfans nés dans l'aisance qu'ils doivent employer une partie de leur fortune à soulager leurs frères souffrants; leur mettre de bonne heure dans le cœur cette douce sensibilité qui doit les porter plus tard et toute la vie à répandre dans le sein des pauvres des secours utiles et bienfaisants, les former à la pratique de la vertu qui présente le plus de jouissance, tel est le but de cette association d'enfans, sous la direction de leurs charitables mères.

Les aumônes de cette association fondée en 1836, sont uniquement employées à encourager l'éducation religieuse des enfans pauvres, confiés aux soins attentifs des respectables frères de la doctrine chrétienne. Elle fournit à ces enfans indigents les livres d'étude, le papier, les plumes; elle récompense leur application par des livres de piété; pendant l'hiver elle fait des distributions de vêtements, de chaussures.

Il est facile de voir que la société du Saint-Enfant-Jésus vient en aide aux familles pauvres, puisqu'elle les décharge de la fourniture nécessaire à l'éducation de leurs enfans, fourniture qui n'est pas d'une grande dépense, il est vrai, mais qui ne laisse pas d'être un fardeau souvent pénible pour nos pauvres ouvriers qui sont obligés de vivre avec la plus grande économie. La distribution des vêtemens et des chaussures, tout en devenant aussi une économie pour la famille, devient aussi un moyen puissant d'émulation et pour les parens et pour leurs enfans. Pour les parens d'abord, parce qu'ils s'occupent davantage de veiller sur la conduite de leurs enfans, afin qu'ils se rendent dignes de la bienfaisance de leurs jeunes protecteurs, et les enfans s'empresseront alors de devenir plus dociles et plus soumis pour mériter les pieuses largesses de la société. Il en est ainsi de la distribution des livres de piété qui, introduits ainsi dans les familles, y portent des pensées de religion, d'ordre, de morale, et deviennent des prédicateurs éloquents au milieu de nos pauvres ateliers. Car l'ouvrier de nos fabriques aime à combattre l'uniformité de son travail par des lectures agréables, et son travail lui permet quelquefois cet utile délassement. Mais combien ce plaisir lui devient dangereux et funeste quand la Religion ne préside pas au choix de ses lectures, il est alors le poison des familles, il tue le germe de toutes les vertus, efface les semences heureuses du christianisme pour mettre à la place le germe empoisonné des doctrines d'impunité, de libertinage et de licence. C'est donc une sage pensée, d'introduire dans les familles les bons livres par la main des enfans qui eux-mêmes, heureux de montrer leurs progrès à leurs parens surpris, deviendront peut-être les instrumens dont la Providence veut bien se servir pour rappeler des pères et des mères à des leçons de sagesse et de vertu.

Nos bons, nos excellents frères de la doctrine chrétienne, qui se livrent avec un dévouement pénible et héroïque à la difficile mission d'élever et d'instruire les enfans des pauvres, trouvent aussi dans la société du Saint-Enfant-Jésus un encouragement dans leurs labeurs: par la bienfaisance de la charité des jeunes associés, ils excitent l'émulation de leurs élèves en promettant une récompense à leur constante application, et à leurs succès. Incapables par eux-mêmes de distribuer de petits présents à leurs chers enfans, car ils sont pauvres aussi, et refusent toute récompense terrestre pour le succès de leurs œuvres de charité, ils se réjoignent de trouver dans les largesses des jeunes Lyonnais les moyens de secourir leur zèle et d'animer au travail ceux qui leur sont confiés.

Familles Lyonnaises, ne négligez pas un moyen si facile d'être utile à vos compatriotes indigents; apprenez de bonne heure à vos enfans qui, par leur position, sont appelés à être plus tard à la tête de la société, à venir au secours de leurs frères infortunés. En se privant pour les pauvres enfans de quelques futilités agréables, ils se prépareront une génération intéressante qui, par la douce soumission, la docilité à d'utiles enseignemens et de sages exemples, se montrera reconnaissante du bien qui lui aura été fait à l'aurore de la vie. Les heureux du siècle ne devraient jamais l'oublier; en se rendant utiles aux pauvres, non-seulement ils saisissent au précepte du Christianisme, mais encore ils se donnent de douces jouissances, et s'attachent facilement les cœurs par la reconnaissance.

De temps en temps la Religion réunit les jeunes associés à l'œuvre du Saint-Enfant-Jésus et leur adresse de sages instructions par la bouche d'un de ses ministres; elle leur parle du bien qu'ils font, de celui qu'ils sont appelés à faire; elle les invite à répandre leur zèle dans le cœur de ceux de leur âge qui sont leurs amis, les compagnons de leurs études et de leurs jeux; elle stimule leur émulation en les étreignant des succès des jeunes élèves qu'ils soulagent dans les écoles des Frères; elle vient en aide enfin aux chefs de famille en prêchant à ces jeunes auditeurs la soumission, la docilité à leurs parens, l'amour de la vérité et la vertu, l'éloignement de tout ce qui

pourrait leur être un sujet de tentation et de chute. Dans une dernière réunion de la société de l'Enfant-Jésus, on a eu l'heureuse idée d'embellir la solennité par le choix de trente-quatre enfans les plus distingués par leur pauvreté et leur exemplaire docilité dans les écoles des Frères; un vêtement complet leur avait été donné. Conduits par trente-quatre jeunes associés aux pieds de Mgr. Archevêque d'Amasie, ils reçurent tous de ses mains un petit livre, à titre de récompense, et un pain béni, de celles de leur petit bienfaiteur.

Quel doux et religieux spectacle que celui de ces jeunes protecteurs et de ces jeunes protégés, venant ensemble, au milieu de l'assemblée de leurs pauvres et pieuses mères, recevoir la bénédiction et les encouragemens d'un vénérable vieillard qui semblait en ce jour faire ses derniers adieux à l'innocente portion du troupeau qui lui avait été confié!

#### XIV.—LES JEUNES ÉCONOMES.

La charité Lyonnaise est une vertu, pour ainsi dire, de famille; elle s'apprend dès la plus tendre enfance; elle se mêle avec le lait maternel; elle est une douce et sainte habitude qui se contracte dès le berceau. Dans les familles aisées, à peine une petite fille est-elle au monde que son nom est inscrit sur la liste charitable des Jeunes Économes. À mesure qu'elle grandit, sa mère lui parle déjà du bien qu'elle a fait sans le connaître; heureux présage de celui qu'elle fera dans l'avenir. Elle dirige les promenades solitaires de l'innocent enfant vers l'asile pieux, où, sous les yeux de la Religion, sont élevées de nombreuses orphelines par ses précoces bienfaits. Plus tard, lorsque ses doigts légers pourront s'occuper du travail, la jeune Économie emploiera ses momens de loisir à confectionner de modestes vêtements pour ses jeunes protégées, ou à préparer des layettes pour les enfans des pauvres. Elle prélèvera sur ses menus plaisirs le tribut volontaire de la charité; elle le déposera entre les mains de sa jeune compagne qui s'honore du titre de Trésorière de la Société; elle portera avec honneur sur sa poitrine la sainte médaille de l'Association, elle en fera son plus bel ornement. C'est ainsi que nos jeunes Lyonnaises se forment de bonne heure aux doux emplois de la charité, qui s'allie si bien avec la candeur, l'innocence, la modestie et la beauté.

La Société des Jeunes Économes doit son origine au zèle de Mme. Bureau de Puzy, épouse d'un ancien préfet de notre département. Le 24 mai 1804, cette mère des orphelines réunit dans son hôtel un certain nombre de jeunes personnes, toutes émules de l'active charité de Mlle. Sara de Puzy, sa fille. Après leur avoir communiqué le généreux dessein qu'elle avait formé d'arracher de pauvres petites filles à la misère et aux dangers qui la suivent, elle leur proposa de chercher les premiers secours nécessaires dans la légère économie de cinq centimes par jour. Les jeunes demoiselles accueillirent avec transport des vues si conformes à leurs inclinations pieuses, et l'œuvre des Jeunes Économes fut fondée.

Bientôt tout ce que la ville de Lyon renferme de jeunes personnes distinguées, se fait un plaisir et un titre de gloire de participer à ce travail aussi utile qu'honorable. Une ardeur pieuse, un saint enthousiasme se sont répandus dans tous ces cœurs jeunes et sensibles. Les grâces de leur âge leur servent à obtenir de généreux présens en faveur des pauvres enfans dont elles vont devenir les mères adoptives. La Religion bénit leurs efforts, et la parole sacrée, du haut de la chaire chrétienne, chaque année, dans une fête solennelle, applaudit à leur zèle et appelle de nouveaux bienfaits.

Dans le principe, les Jeunes Économes se contentèrent de secourir à domicile leurs jeunes protégées; les visiter, les habiller, les nourrir dans le sein de leurs pauvres familles, était pour elles une douce jouissance. Mais souvent ce n'était pas les préserver de la contagion du vice, que la jeunesse, hélas! ne trouve que trop au foyer domestique. Alors, dans ces circonstances malheureuses, elles s'occupaient avec une sollicitude toute maternelle à placer ces jeunes plantes dans des ateliers chrétiens où, fécondées par de bons exemples et de sages leçons, elles encourageaient leurs sages bienfaitrices par une conduite régulière et pieuse.

Les accroissemens de l'œuvre ayant été rapides, on songea à réunir dans un asile commun ces pauvres orphelines, disséminées, il est vrai, chez de bonnes maîtresses, mais encore trop souvent voisines des scandales. L'exécution d'un projet si avantageux était devenu possible depuis que les Jeunes Économes avaient fixé les regards et la bienveillance des patronages les plus distingués, et par l'éminence de leur rang, et par l'éclat de leurs vertus. C'est ainsi qu'à l'aide de secours étrangers, de souscriptions particulières et des fonds de la Société, on fit en 1822, l'acquisition d'une maison assez considérable, située dans le quartier des Chartroux; elle reçut, à juste titre, le nom de Providence. Là, ces pauvres enfans, sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph, reçoivent une éducation chrétienne, et apprennent un état qui doit plus tard leur procurer une existence honorable dans la Société.

Depuis cette époque, les aumônes, loin de s'affaiblir, paraissent se multiplier. La chambre des Notaires, MM. les agents de change ont voulu verser dans le sein des pauvres, par l'entremise des Jeunes Économes, les trésors de leur miséricorde. Plusieurs sociétés ont voulu que la mort même n'arrêtât pas le cours de la charité. En quittant la Société pour prendre un établissement dans le monde par le mariage, la plupart des Jeunes Économes laissent à l'œuvre un souvenir généreux de leur passage; et leur premier enfant, s'il est une fille, est bientôt inscrit sur le catalogue où figurent naguère celui de la bienfaisante mère. C'est ainsi que la charité se transmet de génération en